



Le concept de concept

Jean-Claude Quentel

► To cite this version:

| Jean-Claude Quentel. Le concept de concept. Rebonds, 1991. halshs-01973417

HAL Id: halshs-01973417

<https://shs.hal.science/halshs-01973417>

Submitted on 8 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CONCEPT

DE CONCEPT

Jean-Claude Quentel

Parler de "concept" revient obligatoirement aussi à produire du concept. Il s'agit donc ici d'appliquer à l'intitulé de la rubrique la démarche qu'elle est censée recouvrir. Le concept, en son principe, est une opération complexe qu'on peut elle-même expliquer; il ne va aucunement de soi et l'on aura d'ailleurs des conceptions plus ou moins divergentes du concept, ainsi que des modes différents de conceptualisation. Ce dernier point, surtout, mérite qu'on s'y arrête un peu.

Conceptualiser suppose une mise en mots ou, plus exactement, de faire fonctionner cette capacité de langage propre à l'homme qui fonde sa connaissance du monde au sens strict, même lorsqu'il ne la verbalise pas. Il faut ici rompre avec ce que notre conscience immédiate nous indique pour saisir que ce n'est pas l'objet désigné qui explique le mot, mais au contraire le mot qui rend compte de l'objet désigné. Certes, les mots paraissent adaptés aux choses et, par exemple, on en conclura facilement - à tort - qu'on apprend à parler à un enfant en lui faisant valoir cette étroite correspondance. Pourtant, les mots ne sont jamais des étiquettes qu'on poserait sur des choses et nous devons nous en réjouir, car ceci nous permet précisément de penser et pas seulement d'associer des impressions. On peut affirmer qu'à travers le mot, nous "causons" le monde: en parlant, nous introduisons des rapports de causalité.

Par conséquent, le sens ne préexiste pas aux éléments de langage qui nous le donnent. Il présuppose une capacité mentale implicite que l'on appelle *signe*¹. Il s'agit d'une structure formelle qui organise notre dire et établit la relativité de l'élément de langage, quel qu'il soit. La définition d'un mot est en effet d'abord négative; elle est fonction de ses frontières avec les autres mots. Chaque élément n'est que ce que les autres ne sont pas, ainsi que l'a montré Saussure. De telle sorte qu'un mot, formellement, n'a pas de contenu en soi. La polysémie (ou multiplicité des sens d'un mot) et la synonymie (ou possibilité de reformuler ce que l'on a à dire), qui constituent les deux propriétés fondamentales du signe, l'attestent en permanence. C'est dire également que le mot est foncièrement abstraction et, contrairement aux idées reçues, l'enfant entrant dans le langage commence par là, en offrant ce que nous prenons pour des "généralisations".

Néanmoins, en même temps que nous sommes capables de formalisation et que nous catégorisons du sens par le mot, nous continuons de rapporter le message que nous produisons à une certaine expérience extra-linguistique. En d'autres termes, nous réinscrivons cette abstraction dans une situation précise, de telle sorte que, dans l'instant de la verbalisation, nous parvenons à conférer un seul sens au mot en chassant du champ de la conscience les autres sens qu'il pourrait recouvrir. Nous tentons de rendre adéquate à une conjoncture particulière la structure grammaticale. Car il est bien certain que le monde ne se réduit aucunement aux mots que nous avons pour le dire; la réalité que nous obtenons au travers du langage n'est notamment pas superposable, ni totalement substituable, à ce que notre rapport immédiat au monde nous livre perceptivement.

La conceptualisation n'est en fin de compte que le résultat de la mise en rapport du mot, foncièrement abstrait et impropre, et de l'expérience que gnosiquement nous avons du monde. Le concept est le signe en tant qu'il fait retour sur le monde sensible. Pour autant, le monde que nous concevons est autre, encore une fois, que le monde que nous percevons, même s'il faut d'abord que nous l'appréhendions naturellement pour nous en abstraire et tenter dans le même mouvement d'y revenir en le concevant. Étonnante gymnastique, dira-t-on. Sans cesse pourtant, l'homme s'y soumet sans s'en rendre compte, bien avant l'âge que certains désignent comme étant celui des "opérations formelles"; et c'est à ce prix qu'il pense. On ne peut véritablement saisir ce processus qu'en faisant appel à la notion de dialectique.

Il en résulte d'abord que tout un chacun théorise et conceptualise dès lors qu'il parle, même s'il n'en prend pas conscience. L'accès au concept, en tant qu'il est le fruit d'un processus, n'est pas l'apanage d'une élite intellectuelle qui seule atteindrait aux idées les plus abstraites et les plus générales. Cependant, si tout être humain ne peut que conceptualiser le monde en le nommant, il est des façons différentes de chercher à résoudre l'inadéquation, vécue par chacun, des mots dont on dispose et du monde dont nous avons par d'autres canaux l'expérience.

¹ . Cf. Gagnepain J. *Du Vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, tome 1, *du signe, de l'outil*, Paris, Livre et Communication, 1990. On consultera également avec profit l'ouvrage de Jean-Yves Urien, *La trame d'une langue. Le breton*, Lesneven, Hor Yezh, 1989.

Une première solution consistera en quelque sorte à faire crédit au mot à travers lequel nous nous donnons donc la réalité et à finir par croire que l'on a identifié une réalité alors qu'on s'est simplement livré à l'inventaire de ses effets de sens. Ainsi de "référence", par exemple, terme à la mode dans le secteur social, dont l'acception est bien différente en géométrie, en linguistique ou en sociologie: vouloir articuler ses divers sens les uns aux autres et viser du même coup à une sorte d'éclectisme, sinon de consensus, c'est proprement se payer de mots. Jean Gagnepain y reconnaît l'essence même de la démarche mythique, qui n'est en aucun cas réservée aux façons de penser des siècles antérieurs ou aux peuplades "sous-développées". Il suffit bien souvent de changer de langue pour faire apparaître que le mot seul fonde ici le rapprochement.

Solution inverse, on peut faire ressortir qu'un concept est toujours relatif au système théorique dont il se déduit et qu'on ne saurait donc, sans se fourvoyer, extrapoler d'un auteur à l'autre, sous prétexte qu'ils utilisent tous deux le même terme. Celui-ci fait illusion, sa *valeur* ne pouvant être ici identique. Dans cette perspective, produire du concept consistera alors à tenter de s'appuyer sur les différences que nous croyons saisir (par un appareillage ou par tout autre moyen) dans l'organisation du monde tel que nous le percevons pour modifier le langage et le rendre plus adéquat à la réalité que nous prétendons décrire. La démarche scientifique repose sur ce mode de conceptualisation: elle conduit à définir le plus précisément possible les termes utilisés, quitte à créer des néologismes.

Entre ces deux approches, on peut certes choisir, mais on ne peut en tout cas prétendre s'inscrire dans une démarche scientifique qu'en se gardant le plus possible du mythe qui toujours nous guette et nous conduit finalement à penser ici à rebours.